

UNE SEULE SANTÉ (3/3)



“Cette zone est l’une des plus risquées au monde pour l’émergence d’une pandémie”



■ Dans l’est de la RDC, médecins, vétérinaires et environnementalistes s’allient pour prévenir le risque de voir émerger un nouveau pathogène de la faune sauvage sur le mode du Covid-19.

Reportage Sophie Devillers
Envoyée spéciale
en République démocratique du Congo

Série d’été

Ils luttent au Congo contre le prochain Covid

Comme 60 % des maladies infectieuses humaines et 75 % des maladies émergentes, le Covid-19 provient très probablement des animaux. Afin d’éviter de nouvelles épidémies et pandémies, l’Onu a adopté la stratégie “One Health”. Cette approche “Une seule santé” vise à prévenir l’émergence de nouvelles maladies zoonotiques, en protégeant à la fois les santés environnementale, animale (sauvage et domestique) et humaine car elles sont interdépendantes. Deux ONG belges, Médecins du monde et Vétérinaires sans frontières, avec leurs partenaires congolais, se focalisent sur une zone potentiellement explosive en termes d’émergence de pandémie, celle du parc de Kahuzi-Biega, en République démocratique du Congo. Nous nous y sommes rendus, pour une série de trois reportages, avec le soutien des deux ONG.

Heritage de la période coloniale avec ses murs roses et ses galeries à colonnades, perdu au fond de la campagne verdoyante de l’est de la République démocratique du Congo, le centre de recherche de Lwiro doit devenir “l’épicentre” de la lutte contre l’irruption d’une nouvelle pandémie dans la région, avec l’appui de la Belgique. Depuis le Covid-19, c’est en effet devenu une hantise mondiale: il faut éviter à tout prix qu’un virus s’extraie à nouveau hors de son “réservoir” animal, pour se transmettre à l’être humain et l’infecter, avant de se disperser partout sur la planète.

Or, en ce qui concerne ce risque, la région de Lwiro, en lisière d’une forêt qui héberge des dizaines d’espèces de mammifères, est “l’une des plus dangereuses au monde”, avertit le D^r Luis Florès, responsable du laboratoire. “Le parc national de Kahuzi-Biega, c’est la forêt équatoriale africaine. Soit la plus grande importante niche écologique pour les virus dans le monde. Vous êtes ici à Lwiro: à deux kilomètres se trouve la ligne qui sépare la forêt équatoriale de la société humaine. Au-delà de cette ligne, des transferts de nouveaux pathogènes peuvent s’opérer. Le parc national connaît en effet beaucoup de pressions, dont celle des réfugiés de la guerre qui y cherchent le bois pour se chauffer et des protéines pour se nourrir. Il y a donc une interaction très grande entre les personnes, les animaux sauvages et même parfois les animaux domestiques, car les vaches pénètrent aussi dans le parc. Et ces transferts de nouveaux pathogènes se font potentiellement vers le monde entier. Parce qu’à 35 km, c’est Bukavu. De l’autre côté se trouve Goma, où on peut prendre l’avion. Idem au Rwanda, tout proche. On est ici dans un hotspot, en termes d’émergence de zoonoses, maladies transmissibles entre l’homme et l’animal...”

Le meilleur des réservoirs

Le PNKB recèle notamment le meilleur des réservoirs de pathogènes, les chauves-souris, qui peuvent aussi infecter les autres mammifères de la forêt, permettant aux virus d’atteindre les humains, consommateurs de viande de brousse. Coronavirus, Hantavirus ou Filovirus (Marburg, Ebola...) sont les types de virus qui pour-

raient ainsi émerger de la forêt, selon Luis Florès. Inutile de souligner leur dangerosité.

Microscopes, centrifugeuses, pipettes, outil de diagnostic de maladies... Luis Florès montre avec fierté ses tout nouveaux laboratoires, aménagés dans un couloir fraîchement rénové, qui contraste avec le reste du bâtiment, aux corridors sombres et aux ailes abandonnées. Travaillant depuis peu sur la tuberculose et sa prévalence chez l’humain et l’animal avec l’aide de l’hôpital français Avicenne, le laboratoire de Lwiro, qui s’inscrit aussi dans le projet belge One Health, veut s’élargir aux maladies émergentes. Il espère développer ses infrastructures, afin de pouvoir réaliser des diagnostics sur des prélèvements d’animaux et d’humains. Il vise aussi à cartographier les pathogènes circulant dans le parc.

Le laboratoire est déjà habitué des échantillonnages sur les animaux sauvages du parc, notamment sur les primates. Le D^r Safi Ngomora a ainsi pu identifier 12 parasites communs aux gorilles du parc et aux riverains du PNKB, transmis aux humains par les grands singes ou inversement et dont certains causent une maladie comparable au ténia. “Les relations entre les gorilles du parc et les humains sont très étroites! Le gorille appelé Mugaruka, mort il y a peu, allait jusqu’au sein des populations pour prendre des choux ou du maïs dans les champs. Et les humains ramassaient ceux qu’il avait laissés pour les manger à la maison! Il y a aussi les écogardes, et les visites des gorilles dans le parc...” énumère la scientifique, qui, ayant désormais quitté le laboratoire de Lwiro, est devenue vétérinaire privée et sensibilise les éleveurs de la région aux risques des zoonoses.

Au chevet des éleveurs

Cahotant sur sa moto, dans son tablier blanc et “frigo-box” d’éprouvettes en bandoulière, elle se rend aujourd’hui en lisière du PNKB pour examiner des vaches et réaliser des prélèvements. “Parmi d’autres zoonoses, nous avons eu des problèmes avec la theilériose, transmise par des tiques, évoque-t-elle au milieu des animaux. Ces tiques quittent les buffles présents dans le parc pour s’installer chez les vaches: certaines fermes sont très proches du parc. On doit à présent étudier si cela peut se propager aux humains aussi. Ici, nous vivons avec notre bétail. Les gens dorment avec leurs bêtes, car ils craignent de se les faire voler...”

Le “D^r Safi”, comme d’autres vétérinaires de la région, dispose désormais pour ses analyses de son propre microscope, grâce au projet One Health soutenu par la Belgique. L’initiative mise en œuvre par Vétérinaires sans frontières et Médecins du Monde vise aussi à sensibiliser les riverains du parc, en s’appuyant sur certains habitants du village choisis par leurs pairs. Ces “agents communautaires” de santé humaine, animale ou environnementale informent leurs concitoyens sur l’existence des maladies zoonotiques et les sensibilisent aux risques causés par la cohabitation étroite



JUGAD PROD - THOMAS CYTRYNOWICZ

Le "D' Safi" réalisant des prélèvements au sein du cheptel d'un éleveur, dans la zone riveraine du parc de Kahuzi-Biega (est de la République démocratique du Congo).

homme/bétail, le braconnage et la consommation de viande de brousse qui peut être infectée, la déforestation pour le bois de chauffe...

"Un message que j'essaie de transmettre à mes voisins, c'est que les actions que nous menons dans la forêt entraînent des conséquences qui nous reviennent comme un boomerang. La déforestation fait par exemple fuir les animaux sauvages comme les babouins vers le village, ils ravagent nos cultures et ils peuvent aussi nous contaminer, nous et notre bétail..." confie ainsi le fermier et "agent communautaire environnemental" André Maliyalinu, rencontré dans son village riverain du parc.

La mystérieuse maladie Eleki

Les agents communautaires apprendront bientôt à repérer les symptômes des maladies zoonotiques, pour servir de vigies et de relais. Le projet One Health a déjà aussi commencé, à l'échelon supérieur, à former le personnel de l'administration environnementale, vétérinaire et de santé humaine sur l'imbrication de ces trois "santés" et à faire en sorte que les représentants de ces filières, jusqu'ici travaillant en parallèle, se réunissent et échangent leurs informations. L'initiative vise également à renforcer financièrement les réseaux officiels de surveillance des épidémies (prélèvements et investigation sur le terrain) et leurs communications en cas d'alerte. Un autre objectif est que les échantillons (humains ou animaux) puissent être analysés au proche laboratoire de Lwiro et non plus à Goma, hors de la province, voire à Kinshasa à 2 300 km.

Il y a cependant du boulot, admettent les ONG

belges. Un exemple? Depuis deux ans, une mystérieuse maladie touche les riverains du parc de Kahuzi-Biega. Elle se caractérise par des éruptions cutanées accompagnées de démangeaisons à ce point irritantes que ses victimes lui ont donné le nom d'Eleki - "c'est trop" dans la langue locale. "Regardez, je me suis tant gratté que j'ai toujours des cicatrices", témoigne un éleveur de la région de Katana, en nous montrant son bras. "L'un de mes enfants se frottait le dos contre les arbres, tant ça le démangeait", ajoute un autre.

Cette maladie est-elle due aux contacts avec les animaux domestiques ou sauvages, avec la brousse? À un manque d'hygiène? Médecins du monde ne peut qu'émettre des hypothèses.

Manque de moyens

Selon une source sanitaire officielle, des échantillons ont été prélevés et il s'agit en fait de la gale, due au manque d'hygiène. Ce qu'un médecin local, qui tient à rester anonyme, conteste: il n'y a pas eu d'analyse et les symptômes sont bien distincts. "C'est le manque de moyens: quelle équipe (des services sanitaires officiels, comme cela est prévu) va vouloir se déplacer dans les villages pour aller faire des prélèvements, quand il n'y a même pas d'argent pour payer le carburant", soupire-t-il.

"Notre objectif, c'est que lorsque ce projet One Health (qui ne fait que débiter et s'étale sur cinq ans) sera fonctionnel, une telle maladie soit identifiée en deux à trois semaines, avec des prélèvements,

et que cela soit suivi par des recommandations en termes de comportement, voire de mesures (vaccination, isolement, désinfection des biens, abattage du bétail..., NdIR). Nous avons pu déjà le faire pour des maladies animales, explique Issa Ilou, directeur de VSF en RDC. "Mais nous ne voulons pas nous substituer au système de santé local. On l'appuie de l'extérieur", complète Eric Wynants, son homologue de MdM.

Des progrès existent cependant: du personnel hospitalier a commencé à être formé à l'approche

13

villages riverains du parc

Le projet One Health propose aux villageois de réfléchir à leurs alternatives pour réduire le risque de zoonoses.

One Health, à l'instar du Dr Bienfait Akonkwa, responsable de la médecine interne à l'hôpital public Fomulac de Katana: "Actuellement, vétérinaires et médecins ne se parlent pas. Quand un patient est guéri, il sort de l'hôpital, rentre chez lui et c'est tout! Or, en cas de zoonose, la vache malade ou la viande

infectée à l'origine de sa maladie peut toujours être là et continuer ses ravages dans la communauté... Le vétérinaire doit donc être informé pour aller directement couper la chaîne de transmission. De mon côté, je commence déjà à avoir des échanges avec le D' Safi. One Health est une approche vraiment capitale. Si tout se met en place, il n'y aura plus de cacophonie entre la santé humaine, animale et environnementale. Nous serons tous en interaction, pour une prise en charge globale. Les orientations viendront à la fois de la santé environnementale, animale et humaine, lorsqu'il faudra répondre à une épidémie ou même une pandémie. Pour l'instant, nous ne sommes pas encore prêts à réagir."